



Citation: N. Chausson (2018) Au cœur de la face cachée de la ville : observer, comprendre et penser la nuit. *Bollettino della Società Geografica Italiana* serie 14, 1(2): 73-83. doi: 10.13128/bsgi.v1i2.521

Copyright: © 2018 N. Chausson. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.com/bsgi>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Au cœur de la face cachée de la ville : observer, comprendre et penser la nuit

The heart of the hidden face of the city. Observing, understanding and thinking the night

NICOLAS CHAUSSON

Laboratoire Pacte-Territoire, UMR CNRS 5194, Université Grenoble Alpes, France
E-mail: n.chausson@urbalyon.org

Résumé. Depuis vingt ans, la nuit urbaine est convoitée afin d'en valoriser les opportunités économiques et sociales. Cependant, trop souvent analysée au prisme des conflits et de leur régulation, la nuit reste peu abordée comme une véritable dimension de nos villes. Pourtant, la nuit urbaine est un sujet riche d'enseignements pour celles et ceux qui s'intéressent au fait urbain. Au-delà du jour, elle présente effectivement un autre visage de nos villes. En se référant à d'autres territoires, mais aussi à des activités, des économies, des populations, ou des pratiques reconfigurées, la nuit donne à voir la recomposition temporaire de tout un système territorial. En prenant appui sur les apports de la recherche scientifique et en illustrant notre propos à travers le cas des nuits de la métropole lyonnaise, nous proposons de faire le point sur cette face cachée de la ville. Il s'agit, tout d'abord, d'en montrer la singularité et les enjeux pour, ensuite, proposer quelques pistes essentielles pour prendre soin de nos nuits entre animation et apaisement de la ville.

Mots clés : nuit urbaine, projet urbain, qualité de vie, métropole, temps.

Abstract. Over the past two decades, the urban night has been coveted to promote economic and social opportunities. However, nights are too often analyzed through a prism of conflicts and regulation of conflicts. Subsequently, nights are seldom approached as a true dimension of our cities. However, the urban night provides a wealth of knowledge to those who are interested in the urban fact. Following day time, it actually presents another feature of our cities. Referring to other territories, but also to different activities, economies and populations, or altered practices, the night is a time of temporary readjustment of a complete territorial system. Based on scientific research and illustrating our point through the case study of the nights in Lyon urban area, we propose to review this underside of the city. First of all, we will present the singularities and what is at stake in the urban night. Then, we will propose some essential reflection on how to take care of our nights, between animation and appeasement of the city.

Keywords: urban night, urban project, quality of life, metropolis, time.

Comment fonctionnent nos villes au-delà des heures du jour ? La question pourrait sembler anecdotique ou légère, mais les nuits de nos villes, sous de multiples aspects, cristallisent de nombreux enjeux de la société contemporaine. Au regard de l'histoire urbaine, la nuit est un sujet relativement nouveau. Toutefois, depuis plus de deux décennies, elle ne cesse d'intéresser les scientifiques qui voient dans la nuit un objet de recherche digne d'intérêt. Elle attire également l'attention des responsables politiques pour qui la nuit est un nouveau thème d'action publique.

La nuit urbaine s'inscrit pleinement dans les réflexions sur la métropole contemporaine en étant une des valeurs de la ville internationale, attractive et dynamique. Dès 1993, Jean Michel Deleuil nous prévenait en indiquant qu'« aujourd'hui, on ne peut continuer à l'ignorer, la ville internationale est représentée comme vivant intensément la nuit » (Deleuil 1993, 7). Depuis, la position des chercheurs n'a guère évolué puisque la nuit est unanimement citée comme un élément de marketing territorial puissant (O'Connor 1997, 1). Désormais, pour être une métropole internationale, il y a effectivement une forme d'injonction à proposer une vie nocturne de qualité, ainsi que des services urbains adaptés. David Rowe et Nathaniel Bavington soulignent effectivement qu'une vie nocturne, pensée et équilibrée, contribue au développement économique, mais aussi à la qualité de vie des habitants (Rowe, Bavinton 2011, 811-825).

Aujourd'hui, une ville peut difficilement se passer de vie nocturne. Si la nuit autorise le fonctionnement en continu de l'économie mondialisée, elle répond également au désir de vivre intensément des individus contemporains (Maffesoli, Perrier 2012). Pour ces derniers, « le tout, tout le temps, tout de suite » devient une norme de la vie hypermoderne. La vie de tous les jours se fait plus dense, les agendas débordent, permettant mécaniquement à la nuit de s'affirmer comme un espace-temps d'opportunités au sein duquel il est possible d'y décharger un peu de cette surabondance du quotidien (Lipovetsky, Charles 2004).

Si la nuit cristallise de nombreux enjeux de la société contemporaine, elle est de plus en plus tiraillée entre deux forces antagonistes. D'un côté, la nuit doit être animée pour répondre aux exigences économiques et à l'envie de divertissement des habitants. Mais de l'autre, elle doit rester apaisée pour assurer le nécessaire repos d'une société fonctionnant selon une « valse à mille temps » (Boulin, Mückenburger 2003).

Entre temps global et temps local, animation et apaisement, divertissement et repos, les nuits de nos villes sont source de nombreux conflits. Comme l'indique régulièrement Luc Gwiazdzinski, « la ville qui travaille, la ville

qui dort et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage » (Gwiazdzinski 2005, 132) et des tensions apparaissent, par exemple entre le besoin de silence des uns et l'envie d'animation des autres ou entre le développement des activités nocturnes et la protection des travailleurs de nuit. Ces antagonismes font de la nuit une temporalité à réguler. Régulation qui est souvent présentée comme une donnée centrale des politiques publiques locales.

Trop souvent analysée au prisme des conflits, la nuit reste peu considérée comme une dimension à part entière de nos villes. Pourtant, de nombreux éléments militent en faveur de sa reconnaissance comme une temporalité singulière. Aujourd'hui, nous pouvons dire que le temps des nuits noires et silencieuses est révolu puisqu'elles « s'émancipent des rythmes naturels » et proposent désormais de nouvelles formes d'animation (Gwiazdzinski, Straw 2015, 1). Pour autant, la nuit reste un temps à part puisque nous n'y trouvons pas la même densité ni la même diversité d'activités que le jour. La nuit urbaine contemporaine serait donc une temporalité en hybridation entre des éléments venus du jour et la nuit noire. Au cœur de la nuit, certaines activités perdurent et résistent au sommeil. La nuit apparaît ainsi comme une sorte de *minimum urbain* qui présente un autre visage de nos villes. En se référant à d'autres territoires, mais aussi à des activités, des économies, des populations, ou encore, des pratiques reconfigurées, la nuit illustre finalement la recomposition temporaire de tout un système urbain.

En suivant les principaux apports de la recherche scientifique cet article se propose de décrypter la nuit urbaine sous ses aspects économiques, sociaux, territoriaux ou encore du point de vue de sa symbolique. De plus, la démonstration s'appuiera sur les résultats d'une démarche de recherche menée dans le cadre d'une thèse de doctorat sur le cas des nuits de la métropole lyonnaise. Cette dernière a combiné des approches statistique et cartographique de la nuit ainsi que des approches empruntées à la sociologie à travers des protocoles d'observations de terrain et des entretiens auprès d'habitants de la nuit.

Au cours de cet article, nous invitons le lecteur à appréhender la nuit comme une autre facette de la ville ; une sorte de face cachée dont nous souhaitons montrer la singularité. Cette posture nous conduira, en ouverture, à proposer quelques pistes de réflexion pour mieux intégrer la nuit dans les systèmes urbains, entre enjeu d'animation et enjeu d'apaisement de la ville.

1. En dehors des codes du jour

Si la nuit est historiquement associée aux peurs et aux angoisses, sa récente démocratisation s'est méca-

niqument accompagnée d'un enrichissement de sa symbolique. Aux côtés des représentations millénaires, la nuit symbolise désormais un temps de relâchement des codes du jour et une période d'apaisement dans le fonctionnement global du quotidien. À l'inverse du jour, la nuit est considérée comme un temps singulier et un cadre dans lequel les populations se socialisent et se détendent. Catherine Espinasse et Peggy Buhagiar, dans leur ouvrage *Les passagers de la nuit* indiquent que « la nuit est la face positive des 24 heures liée à la liberté, aux plaisirs, alors que le jour est associé aux contraintes sociales et professionnelles » (Espinasse, Buhagiar 2004, 15).

L'étude du cas lyonnais confirme cette analyse. Lors d'une enquête par questionnaire réalisée auprès de 90 individus, nous avons effectivement pu identifier les principaux mots clés qualifiant les nuits lyonnaises. En majeur, la dichotomie des représentations, entre nuit animée et nuit apaisée, apparaît de manière marquée. D'un côté, la nuit est effectivement associée au *sommeil et au repos*, tandis que de l'autre elle est intimement liée à *la fête*. On retrouve ainsi, nos deux figures principales évoquées en introduction.

Dans le registre de la nuit apaisée, la nuit est associée au *noir*, à l'*obscurité*, à la *tranquillité*, à la *récupération* et au *ralentissement des activités*. En ce sens, la nuit constitue une *parenthèse* reposante au regard de la vie quotidienne. Mais cette idée de parenthèse apparaît également dans le registre de la nuit animée, représentée comme le temps du *divertissement*, de la *convivialité*, des *rencontres* ainsi que de la *détente*.

Entre animation et apaisement de la ville, la nuit urbaine apparaît comme un temps suspendu ; une pause qui permet de se reposer et de faire face à un nouveau cycle de jour. C'est également un ailleurs qui permet de s'évader en *dépassant les normes* et les contraintes de la vie diurne. Effectivement, dans la nuit animée, la ville

est décrite comme *permissive*. Elle est associée au *plaisir* et symbolise la *liberté* dans une forme de *lâcher prise*.

Malgré cette symbolique plutôt positives, les représentations historiques de la nuit persistent dans l'esprit des individus. Certains Lyonnais ont effectivement associé la nuit aux *peurs*, aux *angoisses*, aux *cauchemars*, à la *violence*, au *danger* et au *risque*. À l'opposé, elle est également reliée à une dimension poétique et sensible de la ville, en étant associée aux étoiles, aux *rêves*, au *romantisme* et à l'*amour*. Dès lors, si la nuit représente la *liberté d'être* au-delà des codes sociaux du jour, elle se distingue aussi par sa capacité à stimuler la sensibilité des individus en leur faisant revivre les plus belles ou les plus terrifiantes de leurs émotions.

2. Des géographies reconfigurées

Au-delà de la symbolique, l'approche géographique est une des plus éloquentes pour illustrer la recomposition territoriale qui s'opère du jour vers la nuit. Pour le démontrer, deux démarches complémentaires peuvent être proposées. La première mobilise, une nouvelle fois, le registre des représentations et permet de comprendre la géographie de la nuit telle qu'elle est perçue par les individus ou décrite par les médias. La seconde approche, plus objective, consiste à étudier la répartition spatiale des activités urbaines afin de repérer les véritables lieux actifs la nuit. Parlons alors de géographies au pluriel, avec la géographie des activités urbaines d'un côté, puis, de l'autre, celle des représentations.

Pour le géographe Luc Gwiazdzinski, les médias caricaturent la nuit et participent à produire une image renouvelée – voire déformée – de la ville. Depuis de nombreuses années ils suivent l'actualité nocturne et se font le relais des tensions et des conflits se produisant au sein des territoires. En résultat, que ce soit dans la presse écrite ou télévisuelle, la nuit des centres-villes est régulièrement associée à l'amusement, à la fête et à ses éventuels débordements, alors que les espaces périphériques sont associés au danger et présentés comme des territoires où il ne faut pas s'aventurer.

Notre analyse des nuits de la métropole lyonnaise vérifie cette dichotomie centre/périphérie. En étudiant la manière dont la presse quotidienne locale traite l'actualité nocturne (486 articles ont été recensés entre 2000 et 2012), nous avons pu confirmer que le centre-ville de Lyon est majoritairement associé aux débordements de la vie nocturne, c'est-à-dire aux nuisances sonores, aux problèmes de stationnement, aux bagarres ou encore à l'ivresse. Dans les écrits journalistiques, ces débordements du centre-ville animé s'opposent aux dégrada-



Figure 1. Les représentations de la nuit par les Lyonnais. Source :
Elaboration de l'Auteur.

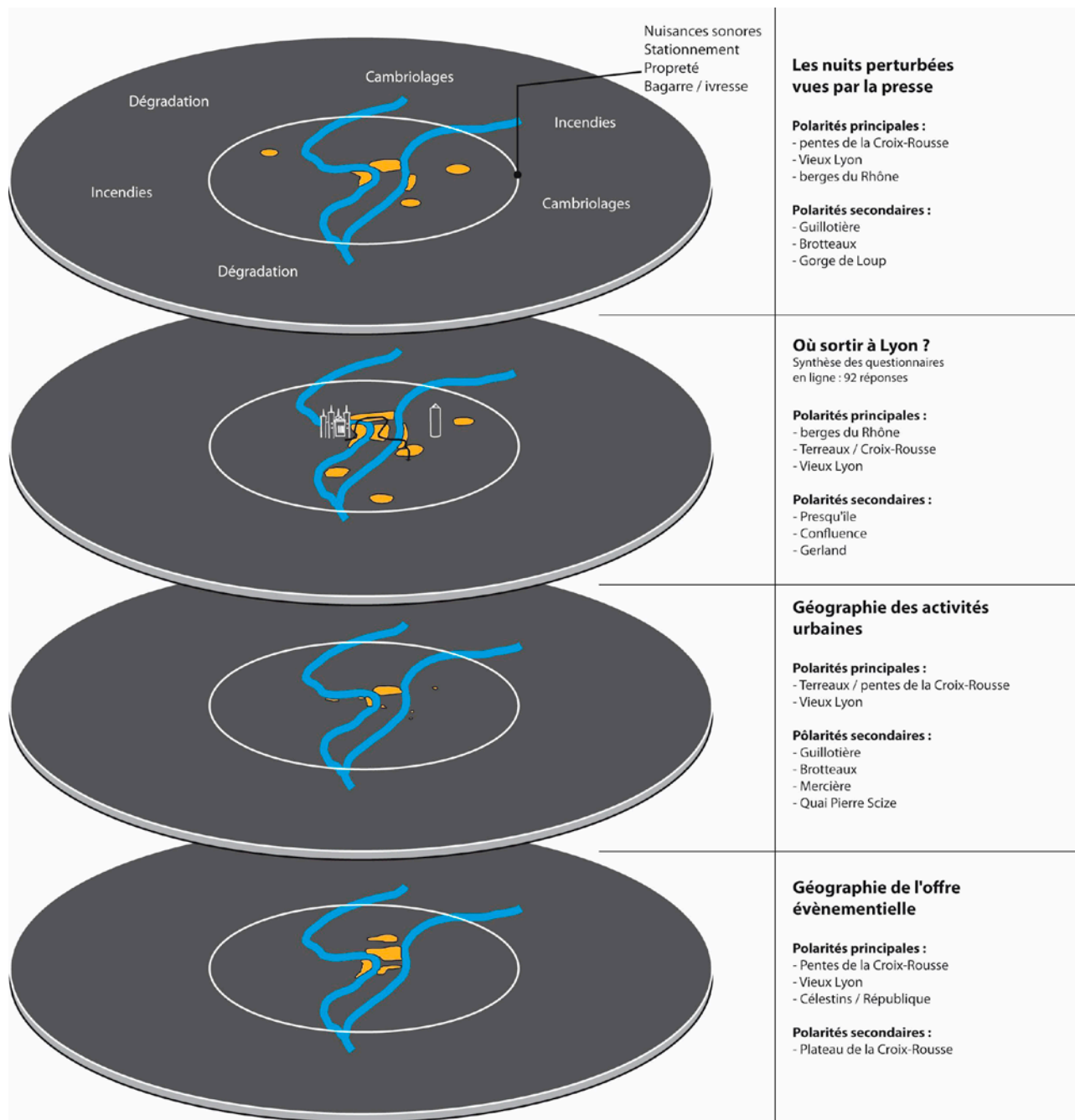


Figure 2. Les géographies des nuits de la métropole lyonnaise. Source : Elaboration de l'Auteur.

tions, aux incendies ou encore aux cambriolages recensés dans les périphéries endormies.

La lecture de la presse locale permet également de proposer une première identification des territoires de la nuit lyonnaise, composés des quartiers du Vieux Lyon et des pentes de la Croix-Rousse ainsi que des berges du Rhône. Cette géographie de la presse a été confirmée

par les Lyonnais interrogés. Ces derniers ont effectivement décrit la même structuration géographique de la nuit lyonnaise, entre un amusement central, organisé en polarités bien définies, auquel s'oppose le calme relatif de la périphérie.

Au-delà des représentations, il est nécessaire d'objectiver les véritables espaces vivants de la nuit urbaine.

Cela rejoint ce que Luc Gwiazdzinski appelle la « géographie de l'offre ». À l'échelle d'une agglomération, cette géographie se caractérise par une animation et une offre urbaine réduite dans l'espace, c'est-à-dire que « plus on avance dans la nuit, plus la ville rétrécit » (Gwiazdzinski 2002, 155) et semble se fragmenter en de multiples îlots dispersés au sein du territoire. Dans l'hypercentre, les activités festives ou commerciales se concentrent et donnent l'impression que la ville se replie autour de son cœur historique. Cette organisation géographique se confirme également au sein du territoire lyonnais. Le repérage des établissements nocturnes ainsi que le recensement de l'offre événementielle de soirée illustrent effectivement l'hypercentralisation du loisir nocturne au sein de quartiers bien identifiés et formant une mosaïque d'îlots en activités dans la nuit.

3. L'esquisse d'un secteur économique spécifique

À l'image du territoire qui se réduit et se fragmente dans l'espace, l'offre urbaine nocturne diminue et se spécialise dans le temps. En effet, la ville la nuit ne propose pas la même densité ni la même diversité d'activités que celle du jour. Le champ des possibles se réduit, ce qui conduit Luc Gwiazdzinski à considérer la nuit comme un système urbain où « l'offre [...] est amputée d'une partie de ses fonctions traditionnelles » (Gwiazdzinski 2002, 563). Certaines fonctions sont absentes (administrations, activités éducatives, etc.). D'autres sont carencées ; seules quelques épiceries alimentaires ou bureaux de tabac constituent le tissu commercial de la nuit et les services de transports en commun se limitent, quant à eux, à quelques lignes de bus. Certaines activités sont spécialisées ; les activités ludiques et de divertissements s'orientent majoritairement vers les établissements dits « de nuit ». Enfin, certaines fonctions sont assurées en continu (activités de production, de santé ou de sécurité).

Les travaux mobilisables permettent de mieux cerner la singularité de l'offre nocturne par comparaison à l'offre du jour. Ils permettent également d'identifier les contours de l'économie de la nuit, spécialisée autour des loisirs et du divertissement. Néanmoins, en France, assez peu de travaux proposent d'aller plus loin en analysant la nuit sous un angle économique. Nous devons pour cela nous rapprocher de la recherche anglo-saxonne où le concept de *Night-time economy* alimente les réflexions sur la nuit depuis près de 30 ans. Cet angle d'analyse permet de décrypter de manière plus spécifique la structuration des activités nocturnes ainsi que leur intégration dans les systèmes économiques locaux.

Les analyses proposées décrivent effectivement la *Night-time economy* comme un vaste système qui engloberait de multiples filières économiques. C'est notamment le point de vue défendu par les rédacteurs du rapport *The \$9 billion economics impacts of the nightlife industry on New York City*, (Audiance, research & analysis, 2004) qui indique, qu'au-delà du stricte chiffre d'affaires des établissements nocturnes, il faut également comptabiliser les dépenses auxiliaires des consommateurs (restauration, transports, hôtellerie, achats divers en vêtements et cosmétiques) et les dépenses des établissements (loyers, salaires, crédits, rénovations, dépenses d'exploitations...) qui ont des impacts conséquents sur les systèmes économiques locaux et nationaux.

En adoptant ce point de vue, l'économie du divertissement nocturne apparaît comme un secteur particulièrement lucratif. L'étude réalisée sur le cas New-Yorkais évoque un secteur chiffré à près de 9 milliards de dollars. Les données publiées par Marion Roberts et Adam Eldridge sur le cas britannique corroborent cette conclusion. Ils confirment, que la *Night-time economy* est une véritable valeur ajoutée pour l'économie nationale puisqu'elle représenterait environ 3 % du PIB du pays et emploierait près d'un million de salariés.

Ce rapide portrait statistique indique que le concept de *Night-time economy* dépasse largement le strict périmètre des bars et des établissements de nuit. L'approche anglo-saxonne et l'étude américaine invite, dès lors, à aborder différemment l'économie nocturne. Cette dernière n'apparaît plus de manière isolée et tend à s'intégrer dans un système économique plus vaste qui englobe les secteurs du tourisme, des loisirs marchands et du divertissement ; des secteurs économiques essentiels au rayonnement et à l'attractivité des grandes métropoles contemporaines.

4. Une offre segmentée source de ségrégation

Au regard des travaux précédemment mobilisés, l'offre nocturne peut s'appréhender comme une composante à part entière du système économique des villes. Mais l'analyse de la *Night-time economy* va plus loin. Des chercheurs britanniques prolongent effectivement ces réflexions en étudiant la nature de l'offre nocturne, ainsi que ses conséquences sur les pratiques sociales des individus et le fonctionnement des organismes urbains.

Cette analyse est notamment proposée par Paul Chatterton et Robert Hollands, à travers leur concept d'*urban nightscape* (Chatterton, Hollands 2003), qui propose une lecture de l'offre urbaine nocturne, en lien avec sa répartition spatiale, les modes de consommation

et les clientèles concernées. Selon les auteurs, dans la nuit, l'offre de divertissement serait fortement segmentée ce qui produirait de nouvelles formes de ségrégation socio-spatiale. Leur théorie compare trois types d'espaces nocturnes disposant chacun de caractéristiques particulières.

Il y a, tout d'abord, les *mainstream spaces*. Ces derniers constituent les principaux espaces de la vie nocturne dans les villes britanniques. Ils rassemblent des établissements majoritairement gérés par des firmes nationales ou multinationales, qui élaborent des stratégies commerciales destinées à attirer une clientèle au pouvoir d'achat élevé afin de maximiser leurs profits. Les *mainstream spaces* correspondent principalement aux espaces nocturnes des centres villes où seuls des établissements très rentables peuvent s'implanter.

À l'inverse, les *residual spaces* accueillent majoritairement les pubs britanniques traditionnels, qui ont longtemps existés dans les centres-villes industriels. Ces pubs, tendent désormais à disparaître sous le mouvement de transformation de l'économie, de la réorientation des stratégies des opérateurs-producteurs de la vie nocturne ou encore du goût des consommateurs. Ces établissements sont principalement gérés par des acteurs indépendants et sont localisés dans les polarités secondaires des villes. Ils accueillent des populations moins aisées, souvent exclues financièrement des établissements commerciaux des centres-villes.

À l'autre bout du spectre, les *alternatives spaces* concentrent, quant à eux, une offre nocturne encore plus spécifique. Ils accueillent des établissements indépendants voire autogérés par les consommateurs. Ils se localisent le plus souvent aux marges de la ville, dans des locaux bon marché, des squats ou des locaux désaffectés. Ils attirent une clientèle souvent structurée en communauté et partageant des valeurs communes, souvent liées aux origines ethniques, aux goûts musicaux, ou à la mode vestimentaire : les cultures punk, grunge, métal, indie, hip hop, en sont l'exemple.

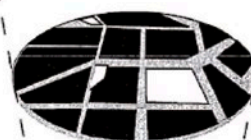
L'analyse proposée par Paul Chatterton et Robert Hollands souligne l'hétérogénéité d'une offre urbaine nocturne qui, par sa segmentation, produit des formes nocturnes de ségrégation. C'est pourquoi les auteurs n'hésitent pas à employer l'expression d'« entertainment ghetto » pour qualifier les soirées, les établissements ou les quartiers dédiés presque exclusivement à une catégorie de population. Ils appuient leur raisonnement sur les exemples des villages gays, des établissements dédiés aux personnes issues d'une origine ethnique spécifique ou encore des soirées réservées aux femmes.

La géographie singulière de la nuit, combinée à son offre urbaine réduite et segmentée, contribue finale-

Un archipel de forteresses dans les quartiers



Un archipel de quartiers dans la ville



Un archipel de villes dans le réseau

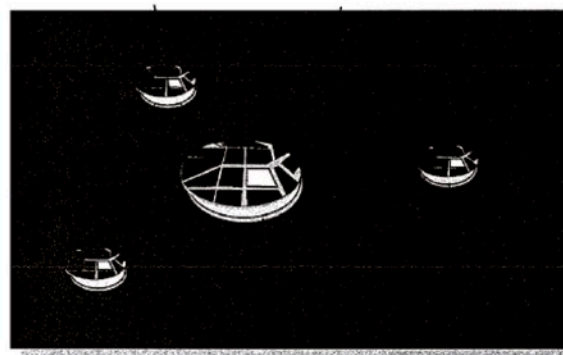


Figure 3. La figure de l'archipel nocturne. Source : Gwiazdzinski 2002, 624.

ment à faire de la nuit un territoire éclaté à l'accès limité (Gwiazdzinski 2002, 610). La notion d'accessibilité peut se décliner sous deux aspects : l'accessibilité physique, d'une part, qui s'inscrit dans le registre de la mobilité et l'accessibilité sociale, d'autre part, qui fait référence aux conditions d'accès des individus aux aménités nocturnes.

Du point de vue de la mobilité, la réduction de l'offre urbaine nocturne fait de la nuit un territoire difficile d'accès et au sein duquel il est difficile de se déplacer. Une fois arrivé dans les lieux animés de la ville, encore faut-il être accepté dans les établissements convoités. L'observation de cette double contrainte conduit ainsi Luc Gwiazdzinski à synthétiser sa réflexion en modélisant la nuit urbaine à travers la figure de l'archipel. Ainsi, pour le géographe, la ville la nuit est comparable à un archipel d'établissements-forteresses à l'échelle des quartiers nocturnes. Quartiers qui forment, à leur tour, un archipel d'îlots parfois difficile d'accès à l'échelle de la ville. Et enfin, des villes également structurées en archipel à l'échelle plus vaste du réseau urbain.

5. Un espace social singulier

Si la nuit se réfère à une autre facette de la ville du point de vue de sa géographie, de son offre urbaine et de son économie, elle est également singulière du point de vue de sa sociologie et de la sociodémographie. L'idée générale consiste à dire que la nuit n'est pas une temporalité universelle car nous n'y croisons pas la même diversité de population que dans le jour.

Nous assistons tout d'abord à une reconfiguration de la sociodémographie urbaine puisque, d'une manière générale, plus on avance dans la nuit, plus les populations qui fréquentent l'espace public sont jeunes avec une moindre présence des femmes. Ce constat s'est, par exemple, vérifié le long des berges du Rhône à Lyon. Lors d'une nuit d'observation réalisée en juin 2014, le dénombrement de la population a indiqué qu'au milieu de la nuit, entre 23h00 et 02h00, près de 90% de la population fréquentant le site était âgée d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années. La part des femmes était aussi extrêmement faible puisqu'elles ne représentaient qu'un quart des noctambules de sortie ce soir-là (Chausson 2018). Les mêmes particularités ont été observées dans les quartiers du Vieux Lyon et des Terreaux-pentes de la Croix Rousse.

En plus de leur reconfiguration sociodémographique, les populations nocturnes se distinguent également par leur statut dans la nuit. Pour Luc Gwiazdzinski, la nuit s'organise en tribus hétéroclites qui ne sont pas figées puisque les « acteurs de la ville à la carte [...] peuvent changer de tribus et de coutume selon les jours, la semaine, les saisons ou les âges de la vie » (Gwiazdzinski 2005, 159). L'auteur distingue la tribu des « jouisseurs » pour qui la nuit est un territoire d'amusement et de temps libre ; par opposition aux « travailleurs » qui peuvent difficilement profiter des aménités de la nuit dans la mesure où ils participent à assurer leur fonctionnement. Ces deux premières tribus vivent la nuit à leur manière, ce qui n'est pas le cas des « reclus » préférant rester au sein de leur foyer. En marge de ce spectre, le géographe nous rappelle ne pas oublier les « exclus » pour qui la nuit peut être synonyme de peur, de détresse ou de solitude.

Les « jouisseurs » de la vie nocturne repérés par Luc Gwiazdzinski ne constituent pas une population homogène. Leur portrait a également de nombreuses aspérités comme en témoigne les résultats de l'enquête menée par Catherine Espinasse et Peggy Buhagiar auprès de 80 « sortants nocturnes » à Paris et Strasbourg (Espinasse, Buhagiar, 2004). À l'issue de ce travail, les auteures sont effectivement parvenues à proposer quatre profils généraux de sortants nocturnes : les « domicilophobes », les

« domicilophiles », les « alternateurs » et les « sans-jour-ni-nuit ». Ces idéaux-types se distinguent notamment par la fréquence de leur sortie nocturne : de la sortie occasionnelle à la sortie quotidienne ; par la durée de ces sorties : de la petite soirée à la fête jusqu'au bout de la nuit ; ou encore par leur relation au domicile : entre rejet de ce dernier ou appétence à y passer beaucoup de temps.

Malgré leur caractère caricatural, ces profils ont le mérite de souligner la pluralité des relations à la nuit et à la ville la nuit. Il n'y a donc pas une nuit, mais des nuits urbaines. En fonction des jours de la semaine et des moments de la vie, les individus qui se partagent la ville du jour endossent un rôle dans la ville la nuit - tantôt reclus, tantôt travailleur, tantôt jouisseur - et vont, au gré de ces rôles, avoir une relation singulière à la ville.

Quelles que soient ces relations, la recherche de lien social est la motivation commune des individus à sortir la nuit. Pour autant, cette quête ne s'organise pas au hasard et obéit à des règles strictes. D'une manière générale, les noctambules choisissent des lieux fréquentés par des individus partageant des valeurs similaires. Cette « communauté émotionnelle » (Maffesoli 2012) que Paul Chatterton appelle par ailleurs « extended family » (Chatterton, Hollands 2003, 53) décrit une homogénéité sociale qui forme un entre soi. Ce dernier est, certes, rassurant, mais potentiellement source de ségrégation puisqu'on tend, dans cette configuration à refuser de se mélanger à l'autre. L'entre soi n'est pourtant pas anecdotique. Il s'agit même d'un ingrédient essentiel de la réussite d'une sortie nocturne. En effet, bien que les individus affirment être en recherche d'expériences, de rencontres et de sensations nouvelles ; s'ils expriment leur volonté de rencontrer des individus différents d'eux-mêmes, les différences sociales restent superficielles et cachent une homogénéité qui sécurise la relation à l'autre et permet l'expression de la liberté si chère aux noctambules (Desjeux et al. 1999).

6. Des conflits et des risques spécifiques

La nuit urbaine est une temporalité singulière qui présente un autre visage de la ville du point de vue de sa géographie, de l'offre urbaine et des pratiques de la population. Mais la nuit est également un espace-temps où s'exacerbent les tensions entre des usages différenciés et antagonistes de l'espace et du temps. Dès que l'on entre dans une analyse de la nuit urbaine, la notion de conflit n'est jamais loin ; c'est en ce sens que le développement de l'animation nocturne de nos villes n'est pas neutre pour le vivre-ensemble. Marion Roberts et Adam

Eldridge l'indique très clairement en ouverture de leur ouvrage en précisant que « the expansion of the night-time economy has become associated with crime, disorder and anti-social behaviour, the antithesis of the type of town centre planners and urban designer are trying to create » (Roberts, Eldridge 2009, 1-2).

Dans la recherche actuelle, plusieurs champs de conflits ont déjà été identifiés. Les conflits entre la *ville qui dort* et celle qui *s'amuse* figurent, sans conteste, parmi les principaux champs de tensions relevés. En effet, lorsque les noctambules lâchent prise et s'adonnent aux plaisirs de la vie nocturne, ils oublient souvent qu'à quelques mètres, d'autres personnes souhaitent profiter d'un sommeil récupérateur.

Pour Marion Roberts et Adam Eldridge, ces formes d'incivilités produisent un désordre général qui dissuade certains ménages de profiter des aménités de la ville la nuit. Dans leur ouvrage, les auteurs citent l'exemple d'un jeune couple d'âge moyen qui préférera sortir dans un restaurant pour rentrer à minuit, évitant ainsi les groupes de jeunes réalisant leur traditionnel circuit alcoolisé de bars en bars. Dès lors, en plus des conflits entre la ville qui dort et celle qui s'amuse apparaît un nouveau champ de conflit qui oppose la *ville qui s'amuse* et la *ville qui souhaiterait s'amuser*.

Les conflits éclatent également au sein de la *ville qui travaille*. La perspective d'une progression des activités urbaines nocturnes engage mécaniquement une augmentation du recours au travail de nuit. En réaction, des conflits peuvent survenir entre les syndicats professionnels, les dirigeants des entreprises, ou encore les responsables politiques. Le fonctionnement en nocturne de l'économie génère effectivement de vives inquiétudes. Les syndicats alertent régulièrement les autorités sur les conséquences néfastes du travail de nuit sur la santé des individus ainsi que sur leur rythme de vie. Le conflit peut également survenir entre les travailleurs et les employeurs au sujet de la négociation des contreparties légales liées à ce rythme de travail atypique.

Alors que de nombreux conflits éclatent au sein de la nuit sociale, certains militent pour la préservation de la nuit naturelle. C'est notamment le cas des écologues ou des astronomes qui dénoncent depuis des années l'intensification de la pollution lumineuse. Ces derniers sont inquiets pour la protection du ciel étoilé ainsi que pour le maintien de la biodiversité fortement perturbée par la lumière artificielle de nos villes.

Ces quelques exemples montrent à quel point la nuit rebat les cartes du fonctionnement traditionnel de nos villes. La nuit pose de nouvelles questions de fond sur les modalités de fonctionnement de nos territoires. Elle conduit alors les responsables politiques à s'interroger

sur la manière dont l'action publique pourrait accompagner ces changements d'usages de l'espace et du temps.

7. L'absence des politiques publiques

Face au conflit, les choses évoluent. Par exemple, le cadre législatif s'adapte. En témoignent les différentes lois portant sur la protection des travailleurs de nuit ou encore celle relative à la réduction de l'éclairage des villes. Quand la loi ne suffit pas, des coalitions d'acteurs se créent. Citons, par exemple, les associations de riverains défendant leur droit au silence, en opposition aux collectifs de professionnels de la nuit, qui eux, défendent la survie de leur activité. Enfin, des conciliations s'organisent pour tenter de faire cohabiter les enjeux d'animation et d'apaisement de la nuit. Citons, à ce titre, la multiplication des chartes de la vie nocturne dans les villes françaises au cours des dix dernières années.

Les actions que nous venons de citer sont destinées à réguler le fonctionnement nocturne des territoires. La régulation est le maître mot des actions publiques locales qui s'efforcent de maintenir un équilibre entre les enjeux d'animation et d'apaisement de la nuit. Si les actions publiques progressent dans ce domaine depuis plusieurs années, ces dernières restent ciblées et cloisonnées ce qui ne témoigne pas d'une véritable vision globale et transversale des diverses réalités constituant les métropoles nocturnes.

Au sein de la métropole lyonnaise, ce que l'on pourrait regrouper sous le terme d'« action publique nocturne » résulte objectivement d'une juxtaposition de mesures dans le temps. Les premières actions publiques relatives à la nuit datent de 1989, année du premier Plan lumière de la Ville de Lyon. La lumière a ensuite constitué le thème d'une ambitieuse politique événementielle avec l'organisation depuis 1999, sous sa forme grand public, de la célèbre Fête des lumières, attirant chaque année près de trois millions de visiteurs.

Après s'être attachées à développer les nuits extra-ordinaires, les actions publiques lyonnaises se sont ensuite concentrées sur les nuits quotidiennes et ordinaires. Au cours des années 2000 quelques services urbains se sont, tout d'abord, adaptés à la nuit. Citons le développement des quatre lignes de bus de nuit, mises en service progressivement entre 2005 et 2011, ainsi que l'ouverture d'une crèche de nuit en 2005. Parallèlement, la Ville de Lyon s'est engagée dans la rédaction de plusieurs générations de *Chartes pour la qualité de la vie nocturne*, afin de créer un cadre opérationnel permettant la concertation et la médiation en faveur de la régulation de la nuit et de la prévention des conflits.

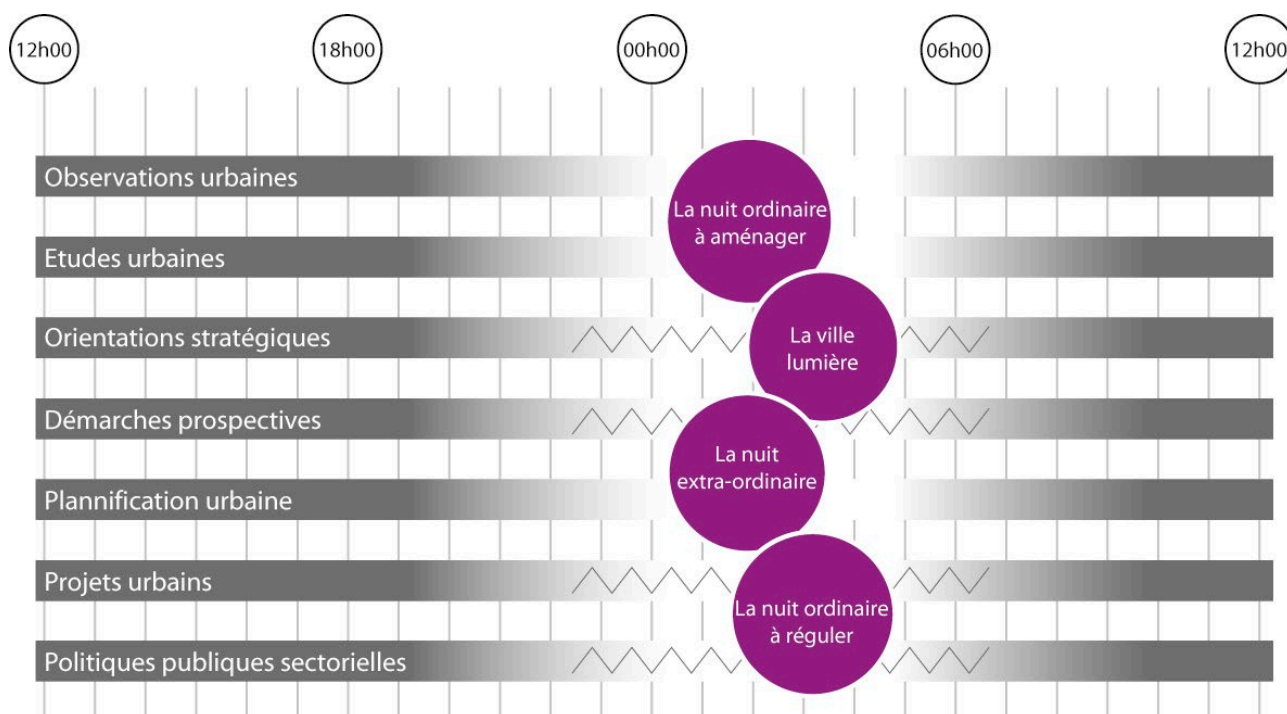


Figure 4. La nuit lyonnaise dans les politiques publiques locales. Source : Elaboration de l'Auteur.

L'exemple de la métropole lyonnaise indique que la ville la nuit fait l'objet d'une plus grande attention de la part de la collectivité. Cependant, elle ne bénéficie pas encore des mêmes égards que la ville du jour qui demeure, encore aujourd'hui, le cadre de référence pour la définition des politiques publiques urbaines. Pour cela, la ville du jour bénéficie d'un arsenal technique puissant. Elle est effectivement observée, étudiée, monitorée, planifiée, évaluée. Elle fait l'objet de stratégies de développement sur le long terme ainsi que de vastes projets urbains. À l'opposé, faute de données disponibles, la nuit n'est que timidement observée et nous n'en sommes qu'aux balbutiements d'une véritable politique publique de la nuit.

8. Conclusion : la nuit comme projet urbain.

Ce rapide voyage dans la nuit urbaine nous a permis d'évoquer successivement sa symbolique particulière, sa géographie reconfigurée, son offre limitée et spécialisée, ses mécanismes de sociabilités singuliers et, enfin ses conflits spécifiques. À tous ces égards, la nuit présente, de manière tangible, une autre version de nos villes. Cette métropole nocturne qui se dessine sous nos yeux reste, encore aujourd'hui, relativement invisible alors

qu'elle pourrait devenir un nouvel espace-temps d'opportunités économiques et sociales pour les métropoles de demain.

En guise de conclusion, nous souhaitons proposer quelques pistes de réflexion pour mieux intégrer le sujet de la nuit urbaine dans le fonctionnement global de nos villes. Entre animation et apaisement, nous pensons opportun de considérer la nuit comme un projet urbain, au sens d'un projet pour l'urbain, qui consisterait à réfléchir à de nouvelles modalités d'organisation de la société locale la nuit. Cette dernière mérite effectivement, au même titre que le jour, une attention particulière et des réponses adaptées pour qu'elle puisse devenir une temporalité plus accueillante, inclusive et soucieuse de la qualité de vie des individus.

La première piste de réflexion consiste à penser la nuit en tant que cadre de vie. Pour des nuits urbaines moins conflictuelles, nous défendons effectivement l'idée qu'il est possible de faire cohabiter les espaces de la nuit animée avec ceux de la nuit apaisée. Cette idée repose sur la conviction qu'il existe, au sein des territoires, des espaces dont les caractéristiques temporelles permettraient d'accueillir les activités de la nuit, sans compromettre le nécessaire apaisement de la ville ni altérer le besoin de repos des habitants. Des centres d'affaires, des zones industrielles, des friches, sont, par exemple, des

espaces monofonctionnels ou délaissés qui pourraient gagner en urbanité à travers la nuit. Mais cette proposition suppose une approche renouvelée de l'urbanisme où le temps, au même titre que l'espace, serait considéré comme une dimension essentielle de l'organisation des villes. Cette idée n'est pas nouvelle puisque les chercheurs italiens ont, depuis les années 1980, invité à observer les territoires selon leurs dynamiques spatiales et temporelles. Malheureusement, ces approches restent encore marginales ce qui prive la nuit d'une réelle réflexion géographique.

La seconde piste de réflexion consiste à repenser les aménités de la nuit. La nuit est principalement le domaine des activités ludiques et festives, mais quelles autres activités pourraient venir compléter cet éventail de possibilités ? De plus, au-delà de la dimension ludico-festive, n'oublions pas que la nuit est aussi un temps de travail pour de nombreux salariés qui auraient, eux aussi, potentiellement besoin d'une offre adaptée à leur rythme de vie en décalé. Le développement, ou plutôt, l'adaptation de l'offre nocturne aux envies et besoins de la population est un axe de travail intéressant. Ce dernier pose néanmoins la question des garde fous qu'il serait essentiel d'identifier pour limiter l'urbanisation de la nuit. Il s'agit, en effet, de ne pas succomber à la tentation du *tout, tout le temps*, qui risquerait de tuer la nuit en la dissolvant dans un temps global et uniforme.

Pour cela, notre troisième piste de réflexion invite à donner une large place aux processus de concertation. En effet, faire de la nuit un projet urbain implique de mieux comprendre les envies et les besoins de chacun. Rapprochons-nous alors de celles et ceux qui pratiquent la nuit - ou qui souhaiteraient le faire - pour répondre à la question suivante : que voulons-nous faire de nos nuits ? Plus largement, la mise en œuvre du projet urbain nocturne repose sur l'idée de co-construction de l'action publique locale. Il nous semble effectivement primordial de réunir l'ensemble des acteurs qui contribuent à la fabrique urbaine autour d'un projet commun. Nous sommes tous compétents en matière de nuits urbaines. Que nous soyons citoyen, chercheur, technicien de la ville, élu, professionnel du monde des loisirs, etc., nous avons tous quelque chose à dire de la nuit. Nous pouvons ainsi tous, d'une manière collective, contribuer à en imaginer le devenir.

Références bibliographiques

Audience research & analysis. (2004). *The \$9 billion economics impact of the nightlife industry on the New York City*. Study prepared for the New York nightlife associa-

tion. New York City. <http://www.rhiweb.org/resource/economic/nyc.pdf>

Boulin, J.-Y. Mückenburger, U. (2003). *La ville à mille temps, les politiques des temps de la ville en France et en Europe*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Chatterton, P. (2002). Governing nightlife: Profit, fun and (dis)order in the contemporary city. *The Entertainment and Sports Law Journal*, 1.2, 23-42. DOI: <http://doi.org/10.16997/eslj.169>

Chatterton, P. Hollands, R. (2003). *Urban Nightscapes: Youth Culture, Pleasure Spaces and Corporate Power (Critical Geographies)*. New-York, London. Routledge.

Chausson, N. (2015). From Conflict Management to Quality of Life at Night. The First Approach of Lyon Urban Area Night. *Articulo. Journal of Urban Research*, 11, <http://articulo.revues.org/3154>

Chausson, N. (2018). Prendre en compte les usages nocturnes dans les projets d'aménagements urbains. L'exemple des berges du Rhône à Lyon. *Cohabiter les nuits urbaines. Des significations de l'ombre aux régulations de l'investissement ordinaire des nuits*. Paris, L'Harmattan.

Deleuil, J.M. (1993). Lyon la nuit : espaces, pratiques et représentations. PhD dissertation. University of Lyon 2, France.

Desjeux, D., Jarvin, M., Taponier, S. (1999). *Regards anthropologiques sur les bars de nuit, espaces et sociabilité*. Paris, L'Harmattan.

Espinasse, C., Buhagiar, P. (2004). *Les passagers de la nuit. Vie nocturne des jeunes : motivations et pratiques*. Paris, L'Harmattan.

Gwiazdzinski, L. (2005). *La nuit, dernière frontière de la ville*. La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Gwiazdzinski, L. (2002). La nuit dimension oubliée de la ville : entre animation et insécurité. L'exemple de Strasbourg. Thèse. Université de Strasbourg, France.

Gwiazdzinski, L., Straw, W. (2015). Habiter (la nuit). *Intermédialités*, 26. DOI : <https://doi.org/10.7202/1037312ar>

Lipovetsky, G., Charles, S. (2004). *Les temps hypermodernes*. Paris, Grasset.

Maffesoli, M., Perrier, B. (2012). *L'homme postmoderne*. Paris, François Bourin Éditeur.

O'Connor, J. (1997). Donner de l'espace public à la nuit, le cas des centres urbains en Grande-Bretagne. *Les Annales de la recherche urbaine*, 77, 40-46. <http://www>.

AnnalesdeRechercheUrbaine.fr/IMG/pdf/O_Connor_ARU_77.pdf

Roberts, M., Eldridge, A. (2009). *Planning the night-time city*. New-York, London, Routledge.

Rowe, D., Bavinton, N. (2011). Tender for the night: After-dark cultural complexities in the night-time economy. *Journal of media & cultural studies*, 25 (6), 811-825.